

Charly Damm

Peter Hans

**L'HISTOIRE D'UN ALSACIEN
PENDANT LA GUERRE DE TRENTE ANS**

Roman historique

Préambule

A Léo, Lola et Tom, mes petits-enfants.

A tous ceux qui un jour daigneront poser leurs yeux sur ces quelques lignes, salut cordial et fraternel. La chair étant périssable et le verbe ne voguant qu'au gré du vent, seul l'écrit reste. C'est donc dans l'unique but de léguer à la postérité quelques anecdotes personnelles, mais ô combien véridiques, si tant est que la postérité osera un jour s'intéresser à ce passé, que j'ai décidé, au crépuscule de ma vie, de coucher sur le papier ces événements que d'aucuns qualifieront d'inhumains. Feront ils réfléchir les générations futures comme ils m'ont fait réfléchir ? J'ai peine à croire que ceux qui vont venir après moi tireront les leçons de mon histoire. D'ailleurs je n'ai pas non plus, pas plus que tous ceux que j'ai connus, tenu compte des recommandations de mes propres aïeux ou de ceux qui nous ont précédés. Le passé c'est le passé. Vive l'avenir ! Je me demande bien de quoi il sera fait. Mais de toute façon il ne pourra être que meilleur car il n'est pas pensable que l'homme puisse descendre plus bas que là où il s'est abaissé.

Mon histoire, c'est celle d'une guerre qui a duré trente ans. Lorsque je pense que l'espérance de vie de mes compatriotes n'excède pas trente ans, je me dis qu'une multitude de mes semblables n'ont rien connu d'autre dans leur vie que la guerre. Une telle chose est-elle possible ? Oui ! Assurément oui !

J'ai donc eu de la chance. Enormément. C'est du reste la seule chose dont la nature m'a gratifié. Et elle aura été énorme. Mais je suis un des rares à oser employer ce mot. Communément on dira : « C'est Dieu qui a été bon avec toi. Remercie-le et prie-le tous les jours. » Je réponds immédiatement que cela m'est totalement impossible. Dieu n'aurait jamais supporté de voir ce qui s'est passé autour de moi et que j'ai vu, de mes yeux vu...

Mais déjà je me laisse emporter par des considérations métaphysiques qui n'ont pas leur place dans le présent récit. En prenant ma plume je me suis promis de rester le plus objectif et impartial possible. Vaste programme... Je vais donc essayer de le rester jusqu'au bout.

Avant de commencer cette narration, il me faut, au préalable, vous fournir les tenants qui ont mené à cette horrible guerre, absolument nécessaires pour la comprendre. Cette guerre qui a duré trente ans aura mis tous les pays d'Europe à contribution à l'exception de l'Angleterre et de la Russie. Du jamais vu. Jusqu'à présent on se battait entre deux pays ou régions ou fiefs ou villes ou seigneuries ou que sais-je, mais jamais sur tout un continent et à plus forte raison sur notre continent, l'Europe. Je vais donc commencer par vous la décrire cette Europe, sommairement, sans trop vous ennuyer....

Voilà peu, une partie de l'Europe constituait encore le plus grand empire que le monde occidental ait connu depuis les Romains. Un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Un empire qui s'étendait de la mer du Nord à l'Adriatique, du Danube jusqu'aux terres lointaines au-delà de la mer Océane.

Charles Quint, mort depuis quarante-deux ans, dernier monarque à avoir gouverné cet empire avait compris que cette immense étendue était devenue ingouvernable. Trois ans avant sa mort il le partage entre son fils Philippe auquel il donne toutes les possessions flamandes en attendant de lui transmettre la couronne d'Espagne et son frère Ferdinand I^{er}, déjà roi de Bohême et de Hongrie, auquel il donne le Saint Empire romain germanique.

Avant de quitter le pouvoir, Charles Quint va aussi signer une paix entre catholiques et protestants à la diète d'Augsbourg par laquelle chaque prince pourra désormais introduire dans son état sa religion et l'imposer à ses sujets, ce qui reviendra à diviser l'empire entre états protestants et domaines catholiques.

Au moment même d'apposer sa signature au bas du parchemin contenant les articles de cette paix, les nombreux témoins présents à Augsbourg peuvent lire toute la détresse dans les yeux de l'empereur.

Sa signature ne représentera rien de moins que le symbole de son échec devant les protestants allemands. Les protestants ! Lui le souverain ultra-catholique, il les hait jusqu'au bout des ongles. Pensez-donc ! Ils les ont vus naître et grandir de ses propres yeux sans pouvoir les empêcher de faire triompher leur doctrine. Il a bien tenté, et par tous les moyens, de les remettre dans le droit chemin, dans son chemin, mais sans jamais y arriver. Ils lui ont résisté avec une détermination farouche. Ils l'ont même humilié en l'écrasant devant Innsbruck. Et là, en ce triste soir d'automne du 3 octobre 1555, il est obligé de reconnaître la liberté à chaque prince de pouvoir imposer sa religion à ses sujets. Il est obligé de reconnaître les protestants de manière officielle...

Un instant il ferme les yeux. Il revoit Luther et aussitôt lui revient cette question qu'il se pose inlassablement depuis plus de trente ans au point de le hanter journalièrement : « Pourquoi ne l'ai-je pas fait brûler, ce petit moine défroqué et ses quatre-vingt-douze articles ? J'étais jeune, je venais d'être couronné. Je pouvais me le permettre puisque j'étais empereur. Pourquoi ne l'ai-je pas fait et écouté mes conseillers ? »

A cette question vient s'ajouter une seconde qu'il s'est posé tout autant de fois que la première : « Pourquoi n'ai-je pas mis de l'ordre dans les affaires de Rome ? Pourquoi n'ai-je pas imposé au pape et aux prélats de l'Eglise une conduite exemplaire conforme aux Evangiles ? J'étais encore trop jeune. Je n'avais que dix-neuf ans. Que sait-on de la vie et de toutes ces choses à dix-neuf ans ? Et d'ailleurs, quel monarque depuis Charlemagne a réussi à imposer ses idées à quelque pape que ce fût ? Je m'en veux. Je n'ai pas osé. Aujourd'hui je subis... J'espère au moins que ma signature au bas de cet acte contre nature assurera la paix à mes sujets, à tous mes sujets, même à ces maudits protestants... »

En cette année 1600, soit quarante-cinq ans après cette signature, l'Europe est une poudrière, prête à exploser à tout moment. Personne ne veut prendre la responsabilité d'allumer la mèche, mais tous n'attendent qu'une chose, que quelqu'un le fasse et que ce volcan emporte le parti adverse à tout jamais...

Laissez-moi vous dessiner cette Europe telle qu'elle se présente en ce début de siècle et commençons par le plus vaste des pays qui la

compose : le Saint Empire romain germanique et tout ce qui s'y rattache avec à sa tête la famille la plus puissante d'Europe : les Habsbourg. A l'origine, ils ne possédaient qu'un petit fief en Suisse dans le canton d'Aargau. En 1273, le pape met un des leurs sur le trône de l'Empire : Rodolphe de Habsbourg. Il sera l'ami indéfectible de Strasbourg. Grâce à un subtil jeu d'alliances, ses descendants vont agrandir leurs domaines d'une façon exceptionnelle : l'Autriche tout d'abord, puis les territoires de l'Empire germanique tombés en déshérence, ensuite les Pays-Bas (*Les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg actuels.*). Puis vient le tour de la Bourgogne. De par leur mariage, les parents de Charles Quint vont lui léguer en plus du Saint Empire, l'Espagne, leurs possessions en Italie et leur immense empire colonial. A dix-neuf ans il est l'homme le plus puissant de la terre et pourtant il devra donner aux protestants une place de choix dans la société et reconnaître par là même leur religion... En remettant cet empire à son fils et à son frère, il ne l'éclate pas mais répartit toute cette puissance entre les siens.

Leurs cousins ibériques dirigent l'Espagne ultra catholique en dépensant sans compter, en se parant des derniers fastes de sa gloire. En fait l'Espagne est à l'aube de sa décadence. Pendant plus d'un siècle, ses galions ont ramené des montagnes d'or et de pierres précieuses du Mexique et d'Amérique du Sud au point que les Espagnols ont oublié de travailler la terre en l'abandonnant aux troupeaux de bêtes à cornes. L'attrait vers ces pays lointains où l'on devenait riche par le simple fait de se baisser et ramasser l'argent a provoqué un exode massif. Du coup, la main d'œuvre est devenue rare et chère et l'inflation galopante. De plus, l'Espagne vient de perdre sa suprématie navale au profit des Anglais. Francis Drake a envoyé la formidable Armada espagnole de plus de quatre cent cinquante vaisseaux par le fond. En ce siècle naissant, Philippe II est sur le trône depuis deux ans seulement. Pour oublier la sévérité rigide et les tenues sombres de son père, il organise des fêtes somptueuses à longueur de semaines. Mauvais présage...

Plus au Nord, au-delà de la frontière française, s'étend une possession espagnole : les Pays-Bas, le petit pays des boutiquiers comme on les appelle. Sauf que ces petits boutiquiers sont d'ardents défenseurs

de leur nouvelle foi. Ils sont calvinistes, des Réformés dissidents exécrés par tous, y compris par les luthériens. Le roi d'Espagne est persuadé qu'il pourra écraser ces hérétiques par le glaive et le feu. Il va s'en mordre les doigts. Tous les massacres qu'il a ordonnés et qui ont coûté la vie à des dizaines de milliers d'enfants, de femmes et d'hommes à Anvers, Maline ou Haarlem ont engendré de nouveaux hérétiques encore plus fanatiques que leurs pères avec à leur tête un des leurs : Maurice de Nassau.

Devant tant de résistance le souverain espagnol change de stratégie et envoie sa propre fille, Isabelle, gouverner les Pays Bas. Elle aura l'intelligence d'effacer les tensions entre les deux pays et, ô miracle, elle réussit non seulement à maintenir la paix mais également à se faire aimer par ces hérétiques enragés. Un comble !

La Suisse fait encore partie du Saint Empire, mais elle s'est affranchie de la tutelle des Habsbourg qu'elle honnit. A y regarder de près, la Suisse est le seul pays en Europe qui offre en ce début du XVII^e siècle un modèle d'équilibre et de tolérance. Chaque canton choisit son église en respectant le voisin et en gardant une stricte neutralité envers le monde extérieur tout en profitant de sa situation géographique pour ouvrir ou fermer les passages des Alpes vers la France, l'Italie et l'Allemagne selon son humeur et... L'importance des dédommagements.

Juste en dessous : l'Italie. Elle est presque entièrement entre les mains des Espagnols, donc des Habsbourg. En abdiquant en faveur de son fils, Charles Quint a aussi remis à Philippe II sa souveraineté sur quatre des plus grands territoires italiens : la Sardaigne, la Sicile, le Royaume de Naples et le plus riche d'entre tous, le Milanais. Seules la République de Venise et la Savoie leur échappent. Venise est encore la première puissance maritime au monde mais son déclin commercial a commencé et s'est déplacé de la Méditerranée vers la Mer du Nord et l'Atlantique. Quant à la Savoie, elle est l'objet de grandes convoitises entre Espagnols et Français. Mais pour l'heure, le duc Charles Emmanuel, aux prises avec ses voisins de façon permanente, arrive encore à leur tenir tête.

Voilà pour les Habsbourg... Pour des gens partis de presque rien, il faut tout de même leur reconnaître au moins deux qualités qui les ont amenés sur les plus hautes marches de l'Europe: l'esprit de famille et la pugnacité.

Poursuivons notre tour d'Europe.

L'Angleterre est une île. Dieu soit loué ! Cette petite nation d'à peine cinq millions d'habitants est gouvernée par une vierge : Elisabeth I^{ère}. Elle règne en maîtresse absolue tout comme l'a fait son illustre père, Henri VIII, celui-là même qui s'est affranchi du pape et de l'église catholique en devenant le chef de sa propre église.

Au Nord, deux pays frères, ennemis et protestants se disputent la Baltique : le Danemark et la Suède. L'enjeu est énorme. Il s'agit ni plus ni moins de contrôler le trafic et donc le commerce maritime. Pour l'heure l'avantage revient au Danemark et à son jeune roi, Christian IV. Mais les Suédois avec à leur tête Gustave Adolphe ne l'entendent pas de cette oreille et la paix qu'ils viennent de signer est bancal et donc très précaire. (*Le Danemark englobe en 1600, l'Islande, la Norvège, les provinces méridionales de la Suède ainsi que le duché du Holstein. La Suède englobe la Finlande et le Nord de l'Estonie.*)

A l'Est, la Pologne connaît une indéniable prospérité grâce à ses productions céréalières et à l'activité florissante de ses ports. La Réforme y a fait une apparition très remarquable sans heurts ni guerre. Mais le catholicisme a reconquis la majorité du pays par l'action du roi Sigismond III aidé, il est vrai, par les jésuites.

Encore un peu plus à l'Est se trouve le grand-duché de Moscovie. Que dire de ce pays lointain sinon qu'il y règne d'après les rares témoignages parvenus jusqu'à nous, la plus totale anarchie. Pour l'heure, la Suède et la Pologne ont entrepris une guerre d'influence pour asseoir leur domination économique sur ce vaste et pitoyable pays.

Un peu plus bas et à l'Est de la Hongrie commence un autre monde. L'Empire ottoman. Par deux fois dans un passé récent les musulmans avaient lancé une guerre contre la chrétienté et par deux fois ils

ont subi des échecs cuisants, à Lépante en 1571 et en Transylvanie en 1595. Partout on annonce une nouvelle offensive imminente de leur part, mais pour l'heure rien ne bouge. Pourvu que ça dure...

Revenons vers l'Ouest et arrêtons-nous chez le grand rival pour ne pas dire l'ennemi juré des Habsbourg qu'ils encerclent de toute part : la France.

Vive Henri IV ! Rejeté par toutes les factions pendant plus de 20 ans, le bon roi Henri, comme on l'appelle désormais de l'autre côté des Vosges, à force d'opiniâtre volonté, symbolise l'unité nationale retrouvée. Il vient de mettre fin à quarante ans de guerres religieuses en promulguant l'Edit de Nantes qui assure la liberté de religion à chaque Français. Certes, l'ordre intérieur reste précaire, mais sur la scène internationale il inspire le respect et la crainte à toutes les cours européennes. Malgré un lourd contentieux avec les Espagnols, il a décidé de s'arranger avec ces derniers pour se donner un peu d'air. Et il a bien raison. En cas de conflit avec les Habsbourg, la France serait littéralement encerclée sur toutes ses frontières terrestres. Les Habsbourg voient en lui un ennemi de taille mais se gardent de toute ingérence. Les seuls à lui en vouloir vraiment sont les protestants allemands. Ils ne lui pardonnent et ne lui pardonneront jamais de s'être fait catholique pour devenir roi... Mais un Allemand peut-il comprendre que pour un Français, même protestant, Paris vaut bien une messe ?

Il me reste à vous présenter trois provinces coincées entre la France et le Saint Empire Germanique dont ils font certes partie mais qui aspirent à prendre leur liberté et leur indépendance :

La Franche-Comté. Elle est espagnole mais très convoitée par la France.

Juste au-dessus : la Lorraine. Charles Quint en avait fait un duché libre et indépendant placé sous la protection des Habsbourg. Mais les Français le convoitent de plus en plus. D'ailleurs ces derniers se sont emparés des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun en 1552 au grand dam de l'Empereur qui n'a pu les reconquérir. Les ducs de Lorraine, catholiques jusqu'au bout des ongles, n'ont jamais fait la moindre place à la Réforme. L'actuel duc de Lorraine, Charles III, élevé à la cour de France et gendre de Henri IV mène une politique tournée

vers la France, tout en gardant une amitié solide avec les Habsbourg. Il s'agit de ne se fâcher avec personne.

Et enfin une autre terre ô combien convoitée : l'Alsace. Pareille à tous les pays d'Europe à l'exception de ceux du Sud, l'Alsace a vu s'abattre sur ses terres la déferlante protestante avec plus ou moins de réussite. La Haute-Alsace, entre les mains des Habsbourg, a résisté du mieux qu'elle a pu. La Basse-Alsace et Strasbourg ont embrassé la nouvelle religion. C'était il y a soixante-quinze ans. A la même époque l'Alsace a connu une grave crise sociale qui a débouché sur la guerre des paysans. Des milliers d'entre eux ont payé leurs revendications au prix de leur vie. Les plaies se sont certes refermées depuis, mais les cicatrices sont encore grandes et bien visibles. Et si l'Alsace présente à nouveau un visage enjoué et presque éblouissant, l'équilibre demeure précaire et incertain.

En réalité, l'Alsace est un mélange multicolore de petits états dirigés par autant de souverains religieux que laïcs. Elle n'a aucune unité. Elle est entourée au Nord par le Palatinat et l'Evêché de Spire. A l'Ouest par le duché de Lorraine. Au Sud-ouest par le comté de Montbéliard qui est wurtembergeois. Au Sud par l'Evêché de Bâle. A l'Est, le Rhin faisant office de frontière naturelle la sépare d'avec le Brisgau et l'Ortenau, tous deux autrichiens et d'avec le margraviat de Bade. Huit voisins aussi encombrants que dangereux et avec lesquels il faut s'entendre pour préserver la paix. Mais l'ennemi n'est pas seulement aux portes de l'Alsace, il est également à l'intérieur. Le Sundgau et la Haute-Alsace sont presque entièrement autrichiens. La régence est implantée à Ensisheim. Quant à la Basse-Alsace, elle est partagée entre :

- L'Evêché de Strasbourg avec 93 villes, villages, abbayes, couvents, châteaux et autres places fortes.
- La chevalerie d'Empire avec 120 villes, villages, châteaux etc.
- Le chapitre de la cathédrale de Strasbourg avec 14 villes et villages.
- Les dix villes libres formant la Décapole : Haguenau, Colmar, Sélestat, Wissembourg, Landau, Obernai, Rosheim, Munster, Kaysersberg et Turckheim
- Les 40 villages d'empire, gérés par le landvogt de Haguenau.
- Le comté de Hanau-Lichtenberg avec sa centaine de localités.

- Les seigneuries de Fleckenstein, Beinheim, Oberbronn et Hohenbourg.
- L'Evêché de Spire (11 villages)
- Les abbayes de Neubourg, Walbourg et Biblisheim avec toutes leurs terres.
- Quelques autres de moindre importance comme l'ordre Teutonique ou Palatinat-Zweibrücken.

Et enfin, merveille des merveilles : Strasbourg. Un état souverain et libre, unique en son genre. La plus solide des villes d'Europe. Imprenable grâce à ses fortifications et son arsenal qui en font sa fierté et son orgueil au point d'attirer et d'attiser la convoitise de prétendants mal intentionnés à son égard et qui voudraient se l'approprier. Mais pour l'heure personne n'a réussi. La ville inspire crainte et respect. Point d'empereur, de roi ou de prince. Strasbourg est un état libre depuis près de trois siècles et demi avec son armée, son administration, sa justice, ses finances, sa monnaie. Elle dirige sa politique extérieure comme bon lui semble et conclut des alliances avec n'importe quelle puissance étrangère comme elle l'entend. Le pouvoir y est détenu par les bourgeois issus des différents corps de métiers. Ils occupent les deux tiers des sièges contre un tiers réservé aux nobles. Le gouvernement, appelé Magistrat, est composé de trois chambres secrètes : les XIII, les XV et les XXI dont les membres sont nommés à vie et d'un corps renouvelable par moitié tous les ans : le grand Sénat. Les XIII s'occupent des affaires militaires et des affaires étrangères ; les XV ont en charge toutes les questions administratives, financières et économiques. Les XXI n'ont pas d'attributions propres mais exercent des contrôles sur toutes les activités de la ville. Cela va du contrôle des fortifications jusqu'à celui des magasins de suif. Il n'y a pas une seule activité qui n'ait son ou ses contrôleurs....

Le chef de cet état, c'est l'Ammeistre. Il représente la République et reçoit les délégués des puissances étrangères. Quatre Stettmeistres sont élus par le Sénat pour une durée d'un an. Chacun « gouverne » pendant un trimestre. Ils recueillent les voix des assemblées plénières, promulguent les édits, les ordonnances et gardent les sceaux.

Le régime politique de Strasbourg est un savant et subtil dosage d'éléments aristocratiques et démocratiques qui permet à tous ceux qui en ont le goût et la capacité, de prendre une part de gestion des

affaires publiques. Tout le monde est libre mais tout le monde est très étroitement surveillé....

Imprenable que je vous disais. Elle l'est ! Une énorme muraille de plusieurs pieds de large entoure la ville, entrecoupée de cinquante-sept tours et de neuf portes qui s'ouvrent à l'aube et se referment à la tombée de la nuit. Mais ce n'est pas parce qu'une ville est fortifiée qu'elle est imprenable. Strasbourg doit son invulnérabilité à son arsenal impressionnant qui constitue sa grande fierté. Elle dispose de 245 canons de tout calibre qu'elle est capable de mettre en branle en un temps record. Les rares têtes brûlées qui ont tenté d'impressionner les habitants de la ville en les menaçant de les assiéger ont bien vite rebroussé chemin après avoir goûté à la poudre strasbourgeoise.

Il est tout de même un domaine dans lequel l'équilibre a été rompu. C'est celui de la religion. Il n'en existe qu'une seule, la religion réformée. L'exercice de tout autre culte est formellement interdit. Dans les sept paroisses de la ville, le culte est célébré selon le rite luthérien. Exit les catholiques. Même l'Evêque a dû quitter la ville et s'installer à Saverne. L'Evêque ! Ou plutôt les évêques. La ville vient de se lancer dans une guerre aussi ridicule que nuisible dont elle aurait bien pu se passer et qui n'est d'ailleurs toujours pas réglée... la guerre des Evêques comme on l'appelle ici. Lors de l'élection du nouveau prélat, le collègue des chanoines protestants de la cathédrale a choisi un gamin de seize ans, le margrave Jean-Georg de Brandebourg, tandis que les catholiques ont choisi le cardinal Charles de Lorraine, déjà évêque de Metz. La ville de Strasbourg s'est évidemment rangée derrière les protestants et du coup, la guerre dure déjà depuis huit ans et a coûté une fortune aux finances strasbourgeoises. Mais Strasbourg a des reins solides. Pourvu que ça dure....

Je suis donc né avec le siècle !

Le dix-septième depuis la naissance de notre Très Saint Seigneur Jésus Christ et le 16 septembre très exactement, à Strasbourg, au premier étage de la maison « by Hanses » (*chez les Hans*) à deux pas de la Pfalz. (*Hôtel de Ville.*) Il fait gris, froid et humide. Mauvais présage en signe de bienvenue pour entrer dans le monde ?

Le même jour deux évènements ont lieu loin de Strasbourg. S'ils n'ont aucune incidence sur le cours des évènements, ils vont toutefois marquer les esprits et pour longtemps. Le premier se déroule dans les faubourgs de Londres. Là-bas, sur quelques tréteaux de bois, une troupe de théâtre interprète pour la première fois la nouvelle pièce écrite par un certain William Shakespeare : « Hamlet », un personnage sombre, mélancolique et pessimiste, hanté par le doute, un personnage frénétique et apathique, sage et fou, un personnage d'une terrible démesure vivant dans un monde rempli de folies aux répercussions imprévues. Avec cette pièce Shakespeare va révolutionner le théâtre.

Le second se joue à Rome en l'église Saint-Louis-des-Français. Un peintre de 28 ans dévoile un tableau dont on lui a passé commande : « Le Martyre de Saint Matthieu ». Son nom, Michelangelo Merisi, dit le Caravage. Il s'est lui-même immortalisé en ajoutant son portrait au milieu des personnages du tableau. Son visage exprime la crainte et le désarroi devant le meurtre brutal de l'apôtre du Christ. Là aussi les personnes expriment la désespérance, l'effroi, la haine jusqu'à la folie. Le Caravage va également révolutionner la peinture.

Les deux hommes ne se sont jamais rencontrés mais leur œuvre respective, si puissante, préfigure ce que va être ce siècle naissant: le siècle de l'horreur absolue, d'une démesure et folie totales qui vont s'abattre sur l'Europe entière.

Ce n'est pas parce qu'on naît dans une maison cossue, voire dans un lit douillet, que l'on est attendu comme le Messie. Loin de là. En réalité, et aux yeux de tous mes contemporains strasbourgeois, je suis le fruit d'un amour totalement contre-nature et réprouvé par la

morale. Je suis le fruit d'un croisement entre un géniteur protestant et une mère catholique.

Mon père appartient à l'une des plus anciennes familles strasbourgeoises ayant pignon sur rue. Mes ancêtres ont combattu en première ligne lors de la fameuse bataille de Hausbergen lorsqu'ils ont défait l'évêque Walter de Geroldseck en 1262. Depuis cette glorieuse date ils ont siégé sans discontinuer dans les différentes instances politiques de la ville où ils ont occupé des postes clés. Mon père a suivi la voie de ses ancêtres et il est aujourd'hui l'avocat principal au service de la ville. C'est lui qui représente cette dernière lors des déplacements à l'étranger et qui prépare les traités. Il est au fait de toute la politique locale et internationale. A Strasbourg il en est son inspirateur principal.

Ma mère, originaire de Haguenau, descend d'une lignée que d'aucuns voudraient associer à celle des Hohenstaufen par amour pour Barberousse. Parmi ses ancêtres, outre quelques grands bourgeois qui ont fait fortune dans le commerce, elle compte quelques grands dignitaires de l'Eglise catholique.

C'est à l'occasion d'un déplacement à Haguenau que mon père a rencontré celle qui allait devenir ma mère. Lorsqu'ils se sont vus, la foudre s'est aussitôt abattue sur eux au propre comme au figuré. Instantanément ils savaient qu'ils étaient faits l'un pour l'autre mais n'ignoraient pas que leur amour était quasiment impossible. La foudre s'est alors abattue sur leur tête pour de bon. En apprenant que mon père était de l'autre religion, mes grands-parents maternels ont immédiatement séquestré leur fille. « Jamais, ô grand jamais, un membre de la religion réformée ne franchira le seuil de notre porte » s'étaient-ils écriés. « Plutôt enfermer notre fille à vie dans un cloître et perpétuer la tradition familiale en l'offrant à notre très sainte mère l'Eglise ou même la voir mourir si elle refusait de rentrer dans les ordres. Mais jamais elle ne sera souillée par un protestant. » Voilà qui était dit...

Du côté de mon père le discours ne fut pas moins coloré : « Quoi ! Tu oses jeter l'opprobre sur notre illustre famille en t'accouplant avec une catin papiste ! » Il n'y avait donc rien à espérer de ce côté-là non plus...

Il aura fallu que leur amour soit fort et fou à la fois pour braver les interdits que les deux familles avaient érigés en autant d'obstacles

insurmontables. Mais l'amour, c'est bien connu, ne connaît d'obstacles que pour mieux les franchir. Ma mère réussit à s'enfuir de chez elle grâce à la complicité d'un cousin, marchand de blé, qui l'a d'abord hébergée chez lui à Haguenau et qui, profitant d'un déplacement à Strasbourg, l'a cachée derrière des sacs de blé pour la faire sortir clandestinement de sa ville et la faire entrer tout aussi secrètement à Strasbourg. Mon père aussi avait trouvé en sa sœur Martha une complice dévouée à sa cause. Elle-même avait dans sa jeunesse éprouvé de l'amour pour un catholique. Ils ne purent jamais se marier car les familles les en avaient empêchés. Par la suite elle a refusé tous les partis qu'on lui a présentés, et non des moindres, pour rester célibataire et... vieille fille.

C'est un peu par vengeance envers sa famille qu'elle a accueilli ma mère dans sa riche demeure sur Roszmerkt (*place Broglie*) lorsqu'elle est arrivée de Haguenau dans les premiers jours de l'année 1600. Mon père venait l'y rejoindre journallement. C'est donc là que leur amour a eu raison des turpitudes familiales sous l'œil bienveillant de tante Martha et c'est là que j'ai été conçu. Tante Martha me vouera jusqu'à sa mort un amour indéfectible. J'allais également devenir le fils qu'elle n'a jamais eu...

Au printemps, ma mère ne pouvant plus cacher sa grossesse, mon père décida de l'emmener chez ses parents pour les mettre devant le fait accompli. Ils ne lui adressèrent la moindre parole durant l'entrevue, gardant un silence d'une profondeur abyssale. Non ! Décidément, elle n'entrerait jamais dans la famille. Mon père avait écrit une longue lettre à ses futurs beaux-parents leur annonçant l'état de leur fille. Quelques jours plus tard une réponse lui vint de la cité de Barberousse. Mes futurs grands-parents considéraient leur fille comme morte et avaient annoncé aux leurs qu'elle était entrée précipitamment au couvent à Remiremont. C'était leur façon à eux de ne pas perdre la face devant la famille. Ils exigeaient néanmoins que l'enfant à naître soit baptisé d'après le rite catholique et éviter ainsi à son âme d'être souillée par des mains impures...

Le temps passa quelque peu et le côté parental strasbourgeois décida de desserrer l'étau dans lequel il avait placé son fils en lui déclarant qu'il était prêt à lui pardonner son énorme faute s'il consentait à porter l'enfant sur des fonts baptismaux protestants. Je n'étais pas encore né que déjà j'étais l'otage de deux familles qui avaient tout

pour être heureuses, pour faire le bonheur de leurs enfants mais que la religion avait dressé l'une contre l'autre.

Aucun couple ne pouvant vivre hors mariage, il fallut dans un premier temps trouver un pasteur qui daignât unir mes futurs parents. De par sa position et grâce à l'entremise de l'Ammeistre, on en trouva un pour bénir cette union. Elle eut lieu dans la plus stricte intimité. A l'exception de tante Martha qui s'occupait de ma mère comme si elle était sa propre fille, aucun membre de la famille ne daigna se déplacer. Quatre collègues et amis de mon père furent les témoins du mariage.

Auparavant le pasteur avait tout de même exigé que ma mère suive un enseignement accéléré sur la doctrine de sa future et nouvelle religion, car il était exclu qu'elle ne pratiquât point de religion à Strasbourg. Elle s'y plia de bonne grâce par amour pour son futur époux mais ne devint jamais une « bonne réformée ». Elle rejettera l'église comme cette dernière l'avait rejetée.

Le mariage fut donc célébré quatre jours après Pâques de cette année 1600, le matin à six heures en l'église Saint-Nicolas dans une quasi-clandestinité, avant le premier culte officiel. Si la morale n'était pas sauve, ce que le pasteur ne cessa de répéter durant l'office, le protocole donnant une légitimité au mariage l'était. L'église réformée de Strasbourg venait de remettre dans le droit chemin un de ses enfants qui dans un moment d'égarement s'était adonné à la luxure et au stupre. Elle récupérait également une brebis perdue que les papistes avaient corrompue depuis sa naissance. Le pasteur fit d'une pierre deux coups et s'en réjouit ouvertement à la fin de la cérémonie.

A Strasbourg la religion étant affaire d'état, mon père avait risqué de par sa conduite coupable non seulement de perdre le poste qu'il occupait au sein du Magistrat mais également une condamnation pouvant aller jusqu'au bannissement. Il n'en fut rien. D'abord parce que sa famille était des plus éminentes de la ville; on ne traite pas un Hans comme un palefrenier et ensuite et surtout parce que la République avait absolument besoin de ses services. Il n'était pas le seul avocat travaillant pour le compte de la petite République, mais il était, et de loin, le plus habile. A ce titre il dirigeait tout le service des affaires extérieures. Toutes les décisions prises en matière de relations avec le monde extérieur étaient préparées par ses soins avant d'être entérinées par l'Ammeistre.

Au début de l'été, mes parents firent l'acquisition d'une belle maison derrière la Pfalz dans Knoblochgasz (*rue de l'ail*) qui doit son nom à un illustre chevalier du XIII^e siècle. C'est là qu'ils emménagèrent à la fin août. Et c'est là aussi que je poussais mon premier cri le 16 septembre de cette année au chiffre rond.

La rue Knobloch a cet avantage d'être à la fois très calme et proche de toutes les commodités. Il suffit de quelques enjambées pour entrer dans un autre monde, celui du forum de la cité où s'élèvent les principaux bâtiments administratifs. Le premier entre tous : la Pfalz. Juste à côté se dresse une annexe : newer Baw (*bâtiment neuf*) ainsi que la Münz (*la Monnaie*) et la Kantzley (*la Chancellerie*) où travaille mon père.

Combien de fois n'ai-je échappé à la surveillance de ma mère pour aller courir chez mon père et le rejoindre dans son office. J'adore sentir l'odeur de cire des parquets lustrés des antichambres où bruissent des conciliabules mystérieux. Je n'ai jamais croisé un enfant en ce lieu et je dois bien être le seul garnement à avoir joué à cache-cache avec les gardes en livrée rouge et blanc qui me poursuivaient pour me rattraper. Généralement j'arrivais dans l'office de mon père avant eux. Il me prenait alors sur ses genoux, me caressait d'une main et me tirait l'oreille de l'autre pour ma fugue avant de me remettre à l'un d'eux. Il me ramenait alors à la maison où ma mère s'empressait de me tirer l'autre oreille...

Durant mes jeunes années mon père n'était pas souvent à la maison. Il était déjà à la Chancellerie lorsque je me levais et j'étais déjà couché lorsqu'il en revenait le soir. Bien souvent il partait durant de longues journées, voire des semaines, en mission aux quatre coins de l'Europe représenter la Ville auprès des gouvernements étrangers. Ce n'est que les dimanches que je profitais de sa présence mais pas comme j'aurais aimé le faire. Le dimanche est consacré à la pratique de la religion et à Strasbourg la religion n'est pas affaire personnelle. Elle regarde l'Etat qui y est intéressé au premier chef et qui la dirige d'une main de maître et de fer. Pensez donc ! Chaque dimanche il nous faut assister aux services religieux, et pas question de se débiter ou d'en manquer un seul. Pendant les offices il est strictement interdit de circuler en ville ou d'aller à la chasse ou à la pêche sous peine d'une amende conséquente. Avec mes parents je passe ainsi entre quatre et cinq heures dans le banc qui nous est attribué en

l'église Saint-Thomas qui est devenue notre paroisse. Sur la chaire, le pasteur, revêtu d'une toge de drap noir sur un long justaucorps de même couleur, engoncé dans une haute fraise godronnée se livre à des sermons interminables d'une aridité rare auxquels la plupart des auditeurs n'entendent goutte. Assis entre mes parents, je laisse mon imagination vagabonder hors des murs de Saint-Thomas et même de la ville. Je compare les vociférations du prédicateur aux hurlements d'une bête féroce que je combats alors avec mon épée sur mon beau cheval blanc. Et lorsque le pasteur, exténué par plus d'une heure de vindicte quitte sa chaire, j'enfonce mon épée dans le cœur du monstre qui s'affaisse à mes pieds. Bien souvent ma mère est obligée de me saisir les deux mains pour m'empêcher de gesticuler et ainsi me ramener au calme. L'autre distraction durant ces cultes interminables est la musique. Tous les chants sont accompagnés au son de l'orgue, de hautbois ou de violes. Pendant que l'assistance braille à tue-tête les sempiternels cantiques sans se soucier une seconde de leur contenu, je m'intéresse au jeu des musiciens qui donne à toutes ces lourdeurs religieuses un peu de légèreté au grand dam des pasteurs que se plaignent de l'inattention de leurs ouailles se laissant distraire par la musique. Même la musique est méprisable à leurs yeux. C'est durant ces longues et interminables heures de culte que je décide que jamais je ne serai pasteur. Ces hommes ne savent que hurler et s'en prendre à des hommes et des femmes, obligés par la loi de les écouter mais qui, au fond, les détestent grandement.

Entre les cultes de l'après-midi et du soir, mon père, qui fait également partie des préposés aux fortifications et aux corps de garde, m'emmène sur les remparts de la ville à chaque fois que le temps le permet. C'est le moment privilégié que j'attends avec impatience. Par beau temps il nous arrive de faire le tour complet de la ville sans jamais descendre des fortifications. Généralement on commence notre périple à Metzigtort (*Porte des Bouchers*), la première des neuf portes donnant accès à l'extérieur de la ville où nous accueillent des représentants des tribus des Pêcheurs, Tonneliers et Cabaretiers qui en ont la garde et en détiennent la clé. (*Toutes les neuf portes de la ville étaient placées sous la responsabilité de plusieurs corporations ou tribus qui en assuraient la garde jour et nuit.*) Une à une je gravis les hautes marches qui mènent au sommet des fortifications d'où je peux embrasser toute la ville. Quel spectacle ! Tout Strasbourg

à mes pieds. A chacune de nos venues mon père me fait découvrir un nouveau bâtiment. La cathédrale, fierté des fiertés, le plus illustre d'entre eux, celui qui ne peut échapper à la vue de personne se dresse au milieu de la ville comme sorti de nulle part, comme un défi à la raison humaine. Le plus haut édifice en Europe et d'après mon père, du monde, puisqu'il n'en connaît aucun autre de cette taille et que tous les peuples nous envient. Derrière la cathédrale, Roszmerckt traversé par Rintzhütergraben (*le fossé des Tanneurs*) avec son Kornspeicher (*grenier à blé*) long de 131 pieds (*38 mètres*) où s'entassent sur sept étages les réserves de grains destinés à parer à une éventuelle disette. Juste derrière Roszmerckt, à la place de l'ancien couvent des Clarisses se dresse Zeughaus (*l'Arsenal*) où sont rangés, nettoyés et choyés les deux cent cinquante canons de notre République qui inspirent tant de crainte et de respect. A côté, l'ancien couvent des Dominicains devenu le Gymnase, ma future école, semble bien petit à côté de la cathédrale.

Là-bas, un peu à gauche, Pfennigthurm (*la tour aux Pfennigs*), massive construction à quatre étages où sont conservés le Trésor et les privilèges de la ville. Juste à côté, la place des Cordeliers (*place Kléber*). Depuis qu'on y a rasé l'église qui s'y trouvait, la place est devenue un terrain de jeu et de sport. Les étudiants y jouent au ballon en été, l'hiver la place est occupée par des carrousels de traîneaux attelés à des chevaux.

Devant moi, presque à mes pieds, Kauffhaus (*l'Ancienne Douane*) avec son immense grue où sont déchargées et entreposées toutes les marchandises importées et soumises aux droits d'entrée et de stockage.

Bien souvent après notre promenade sur les fortifications qui encerrent la ville, nous arrivons en retard au dernier office du dimanche soir. Le pasteur qui a recouvré un peu de voix, vocifère toujours avec autant de véhémence tout en nous lançant ses foudres pour nos retards et notre indiscipline. En règle générale, maman décide de faire l'impasse sur ce dernier culte. Elle nous attend à la maison où elle a préparé un de mes mets préférés : du pâté de lièvre avec du pain blanc suivi d'une tarte aux amandes. Quel délice !

A ce moment de ma vie je suis encore bien trop jeune pour comprendre les arcanes de la vie, mais ô combien heureux d'être choyé par des parents que tout opposait et qui s'aiment profondément. Pour eux il n'y a ni religion, ni église, ni aucun sentiment qui puissent séparer les hommes. Eux, tout les réunit. Et pour commencer : l'amour. Chez eux il n'y a que l'amour et cet amour brille dans leurs yeux pour se voir à des lieues à la ronde.

Ma mère ! Comment vous parler d'elle sans éprouver ce pincement au cœur qui aussitôt m'émeut. Elle incarne la force de caractère qu'on peut communément attendre chez un homme et la tendresse innée d'une femme. Elle est tout à la fois et d'abord d'une intelligence hors du commun. Oh ! Pas une de ces intelligences livresques qui vous met sur le devant de la scène. Elle est dotée de cette intelligence particulière qui lui permet de comprendre les choses avant tout le monde. Tout en douceur et avec une grande finesse. Mais quelle vision !

« La seule chose qui compte, ce n'est ni la gloire, ni l'argent qu'on peut accumuler, mais la part d'amour qu'on décide de mettre dans sa vie » Telle était sa devise et je dois dire que l'amour a rempli sa vie. Elle m'en a appris des choses. Tout. Ce que j'ai appris sur les bancs du Gymnase ne représentera pas grand-chose par rapport à ce qu'elle m'a enseigné. C'est dire !

Elle a commencé par se conformer à la religion réformée sans dire un mot. Elle s'est pliée à la discipline des pasteurs qui, pour en faire une bonne protestante, se sont crus obligés de lui arracher ses anciennes croyances papistes à coups de sermons, de prières et de morale. Mais en réalité elle n'a jamais abandonné la moindre once de son ancienne religion. Elle me parle de la Vierge Marie avec vénération et me raconte la vie des saints qu'elle connaît par cœur comme personne. Mais la plus belle leçon qu'elle ne m'ait jamais enseignée concerne la tolérance et plus particulièrement la tolérance religieuse. Pour elle il faut séparer l'église et la religion. Le comportement scandaleux des dignitaires de l'église catholique avait engendré la Réforme et en soixante-quinze ans les dignitaires protestants ont réussi à asseoir une autorité toute aussi perfide sur leurs ouailles. Une dictature en a remplacé une autre et aiguisé la haine entre les deux partis. Pour elle tout cela allait finir dans un épouvantable bain de sang qui coulerait dans toutes les nations :

-« Vois-tu, mon garçon, me dit-elle un soir, les hommes sont trop bêtes pour s'affranchir des institutions qu'ils ont créées eux-mêmes et qui les écrasent de tout leur poids sans même qu'ils s'en rendent compte. Et ces institutions, religieuses comme les églises ou civiles comme les empires ou les royaumes, n'exercent leur pouvoir que par la peur. La peur de l'autre. La peur de la nation voisine, la peur de l'autre religion. Ces hommes ont créé l'enfer sur la terre. L'enfer, c'est l'autre parce que l'autre n'est pas comme toi, parce que l'autre ne pense pas comme toi, parce que l'autre n'a pas la même religion que toi. Voilà ce que j'entends depuis ma naissance, aussi bien à Haguenau qu'ici. Qu'ils soient curés ou pasteurs, le discours est toujours le même, un discours de haine. Et bien non, mon fils, sache qu'il y en a un autre, Peut-être plus difficile à mettre en œuvre mais ô combien exaltant et riche, ce discours c'est la tolérance. Mais ce mot tu ne l'entendras jamais dans la bouche des rois, des princes, des curés ou des pasteurs. Peut-être que tu ne l'entendras qu'ici, aussi je te demande de ne jamais l'oublier. »

En septembre 1608, pour mes huit ans, je fais mon entrée à l'école latine du Gymnase que l'illustre Jean Sturm a créé en 1538. Mon école est un couvent que les Dominicains ont construit au XIII^e siècle et qui depuis leur départ en 1535 a été aménagé spécialement par le Magistrat pour devenir l'institution de référence du savoir de la ville. A Strasbourg le Gymnase est une institution tout comme la cathédrale ou l'Arsenal, c'est à dire incontournable. Qui n'a pas passé par le Gymnase ne peut prétendre à un quelconque poste dans l'administration de la ville. Tout ce que Strasbourg compte comme patriciens, bourgeois ou notables a commencé par user son fond de culotte sur les bancs de cet établissement. Un seul maître mot y règne : « discipline ». En hiver les cours débutent à sept heures du matin. En été à six. Entassés les uns sur les autres dans des salles trop petites, surchauffées par des poêles quand il y a de quoi les alimenter, glacées lorsqu'il n'y a pas de combustible, nous sommes tous logés à la même enseigne. La première interdiction est d'y parler notre langue maternelle sous peine d'endurer la punition corporelle par excellence : dix coups de verge. A l'école latine on parle le latin. Et comment fait-on pour parler le latin lorsqu'on ne le sait pas ? On se tait jusqu'à ce qu'on en ait appris les rudiments. En une année

j'apprends à connaître les lettres, à syllaber, à lire et à écrire, à apprendre les déclinaisons et les conjugaisons. En juin j'arrive à me faire comprendre dans la langue de César. Non point encore comme Cicéron, mais du moins comme un petit orateur en herbe.

L'année suivante on développe la grammaire latine avec deux dialogues latins et on y ajoute le catéchisme de Luther en allemand. Idem en huitième. Le pire souvenir que je garde de toute ma scolarité, je l'ai vécu pratiquement durant toute l'année de ma septième. Notre salle de classe est exposée au soleil de midi et se trouve dans la proximité immédiate des fosses d'aisance qui s'écoulent dans les eaux bourbeuses du Rintzhütergraben qui charrie tous les immondices de la ville. Quelle puanteur ! Avec les premiers rayons de soleil du mois d'avril l'air devient carrément irrespirable. Devant les multiples plaintes que nous adressons au scolarius (*direction de l'établissement*), ces derniers font murer les fenêtres. Pour pallier la carence de lumière, nous devons apporter chacun des bougies que nous plaçons devant nous. Au début la situation est amusante mais au bout d'une semaine cela devient insupportable. Nous sommes devenus les éco-liers de l'ombre du Gymnase. Une fin d'après-midi de mai, en quittant notre salle maudite, un des élèves pose sa bougie allumée sous son tabouret. Deux heures plus tard la salle de classe est en feu. En apercevant le dégagement de fumée par le toit, les veilleurs postés sur la plate-forme de la cathédrale donnent l'alerte en faisant sonner le tocsin. Quelques minutes plus tard, deux maîtres de feu et une cinquantaine de valets de la Pfalz portant chacun deux seaux en cuir bouilli font la chaîne en se passant ces récipients remplis d'eau tirée du puits situé sur la place devant le Gymnase. L'incendie est maîtrisé non sans mal. Les deux maîtres de feu qui font partie du Magistrat diligent aussitôt une enquête pour déterminer les causes du sinistre. Les scolarius n'ayant aucun intérêt à ce que les conditions dans lesquelles notre classe est logée se répandent en ville, étouffent l'affaire. Le lendemain matin on nous installe dans un vieux pavillon en bois situé dans le jardin du collège mais dont la toiture vermoulue et les planches disjointes laissent passer le vent et la pluie. A la fin de l'année, et pour la première fois, il n'y a aucun redoublant. Nous sommes tous admis à passer dans la sixième classe. Fait tout à fait exceptionnel. On ne saura jamais si notre niveau était à ce point excellent ou si les scolarius avaient décidé de nous faire ce cadeau

en compensation des inconvénients endurés durant tous ces mois... A la fin de cette année scolaire pour le moins mouvementée, mes parents m'emmènent à Haguenau chez mes grands-parents maternels. C'est la première fois que je quitte Strasbourg. L'idée de traverser la Forêt-Sainte peuplée de brigands et d'animaux sauvages m'excite au plus haut point. Confortablement installés dans notre voiture aux couleurs de la ville tirée par un attelage de quatre chevaux, nous quittons Strasbourg à l'aube par Burgtor (*la Porte des Pierres*). Je découvre la campagne et l'odeur du foin que les nombreux paysans sont en train de faner dans la lumière du soleil levant. A mesure que nous nous éloignons de Strasbourg, les prés et champs laissent place à la forêt qui devient de plus en plus dense. A Stephansfeld nous passons devant l'hospice pour enfants trouvés, vieux de quatre cents ans et dans Brumath, l'ancienne capitale des Triboques, nous échangeons nos montures fatiguées contre des fraîches au relais de la poste aux chevaux. Vers le milieu de l'après-midi nous arrivons devant la porte de l'ancienne cité de Barberousse sans avoir rencontré le moindre voleur de grand chemin ou de monstre. Il est vrai qu'escortés par une bonne dizaine d'hommes en armes, nous ne risquons pas grand-chose.

Haguenau ! J'en sais à peu près tout sans l'avoir jamais vue. Maman m'en a tant parlé pendant toutes ces années que je crois mieux la connaître que Strasbourg dont je foule les rues depuis ma naissance. Fondée par Frédéric le Borgne vers 1120, Haguenau n'est au départ qu'un petit hameau. Pourtant le fils du Borgne, Frédéric Barberousse, futur empereur du Saint Empire romain germanique va y construire un magnifique château, une résidence digne d'un souverain. A partir de là tout s'emballe. Barberousse accorde aux habitants des exemptions et des droits d'usage. Le bourg devient ville avec sa juridiction propre en se développant très rapidement. A la construction de l'église romane dédiée à saint Georg vient s'ajouter l'élévation des premières fortifications. A la fin du XIII^e siècle, Rodolphe de Habsbourg, grand ami des Haguenoviens y crée la Landvogtei (*Grand Bailliage*) avec un Landvogt, représentant de l'empereur et directement nommé par lui pour administrer les biens de l'Empire, villes, châteaux, bourgs, monastères et une bonne cinquantaine de villages sans oublier l'immense forêt qui entoure

la ville. Plus tard, en 1354, Haguenau va rejoindre les dix villes qui forment la Décapole en s'engageant par serment solennel à se prêter aide et assistance en cas d'agression extérieure. Au début du XVI^e siècle la ville compte sept couvents d'hommes et trois de femmes. Mais comme ailleurs, la Réforme a également passé en ses murs, non sans mal, car l'empereur s'y est opposé de tout son poids. Ce n'est que dans les années 1580 que les idées de Luther y ont pris racine et encore, uniquement dans les milieux instruits et aisés. La Contre-Réforme menée par les Jésuites a contrebalancé l'avancée des idées nouvelles. Aujourd'hui Haguenau compte environ huit mille habitants et la cohabitation entre les deux religions est plutôt une réussite.

Maman est nerveuse. Et pour cause ! C'est la première fois qu'elle retourne dans sa ville natale depuis sa fugue il y a maintenant douze ans. Notre voiture s'arrête devant une imposante maison dont la façade est constituée de grosses pierres saillantes en grès. Nous descendons tous trois de voiture et le voiturier décharge une grande malle contenant nos effets. Mon père m'embrasse et remonte aussitôt en voiture qui doit l'emmener à Landau puis à Mayence et Francfort non sans m'avoir recommandé avec un clin d'œil complice de me conduire comme un Strasbourgeois bien éduqué en terre étrangère...

C'est maman qui frappe à l'huis. Quelques instants plus tard, un homme âgé aux cheveux gris ouvre la porte. Il ne peut cacher l'émotion qui l'habite. Maman non plus ! Tous deux tombent dans les bras l'un de l'autre. Le vieil homme répète à plusieurs reprises « Ma fille, tu es revenue ! » Je me dis que les retrouvailles, c'est beau ! Puis c'est mon tour. Grand-père me dévisage longuement avec un grand sourire et me caresse longuement les cheveux. Il est heureux !

-« Tu es un Nessmann. Un vrai Nessmann. Tu as tout d'un Nessmann ! Le front, les yeux, le nez, la bouche, même le sourire. Tu n'as rien d'un Strasbourgeois... »

Je m'entends encore lui répondre :

-« Je ne m'appelle pas Nessmann mais Hans ! »

-« C'est bien dommage ! répond-il. »

Il me prend alors par la main et m'entraîne à l'intérieur de la maison où maman nous a déjà précédés. Dans la grande Stub richement

meublée je fais la connaissance de ma grand-mère Sophie ; une petite femme maigre et voûtée, tout de noir vêtue portant une coiffure grise. Elle aussi me dévisage longuement et ne cesse de caresser mes cheveux. Ça doit être une tradition locale car jamais on ne m'a autant tripoté le cuir chevelu...

Durant tout mon séjour je suis l'objet de toutes les attentions et pas seulement de la part de mes grands-parents, mais également de mon oncle Georg, ma tante, ma cousine, mon cousin qui défilent journellement dans cette grande maison et qui viennent voir l'étranger de Strasbourg. On me pose mille et une questions sur Strasbourg comme si elle était à l'autre bout du monde. J'ai l'impression d'être une attraction, une sorte de bête curieuse. Je me prête volontiers au jeu de mes cousins qui me témoignent beaucoup de sympathie en retour. Mais je remarque tout de même qu'il y a une certaine barrière entre eux et moi. En fait j'ai tout simplement oublié que pour eux j'étais un parpaillot...

Et le soir, systématiquement mais implacablement, mes grands-parents m'interrogent sur ma religion. Je sens bien la gêne qu'ils éprouvent du fait que je ne suis pas tout à fait un des leurs, même si je récite l'Ave sans rester accroché une seule fois. Au troisième jour je surprends une discussion entre maman et ses parents. Grand-père a l'air décidé :

-« Tu ne vas tout de même pas laisser cet enfant dans cette maudite religion. »

-« Elle n'est pas plus maudite que la nôtre. Ce sont les hommes qui sont maudits, rétorque maman. »

Grand-père fulmine :

-« Ma fille ! Aurais-tu également changé de religion ? »

-« Non père ! Je suis restée la même que lorsque je suis partie il y a douze ans. Si à l'école ton petit fils apprend le catéchisme de Luther, à la maison je lui enseigne également le catéchisme de Rome et il connaît l'un aussi bien que l'autre. »

-« Alors il faut le baptiser selon le rite de notre très sainte mère l'Eglise ! »

-« Mais il est déjà baptisé ! »

-« Son baptême ne vaut rien. Si cet enfant devait mourir, Dieu nous préserve de ce malheur, il se trouverait illico devant les portes de l'enfer et personne ne pourrait rien pour lui. Demain matin j'irai

voir mon ami, le curé de Saint-Georges pour qu'il l'interroge sur ses connaissances religieuses catholiques et s'il les juge suffisantes nous le baptiserons dans la foulée... »

Cette nuit-là, je ne dors pas beaucoup et vers le petit matin je vais me réfugier dans le lit de maman. Je lui raconte mon angoisse. Elle sourit :

-« Ne t'inquiète pas, il ne t'arrivera rien de mal. C'est juste un peu d'eau sur ton front. »

-« Maman ! Tu veux vraiment que je me laisse baptiser à la façon des catholiques ? »

-« Oui mon enfant ! J'ai réfléchi. Qui sait ! Un jour cette eau bénite te sauvera peut être la vie et comme dirait Maria, feu ma grand-mère : « Doppelt genajit heppt besser ! » (*une double couture tient mieux qu'une seule.*)

Le lendemain on m'emmène chez le curé de Saint-Georges. Les questions sont nombreuses. J'y réponds de mon mieux. A la fin de l'interrogatoire il se tourne vers maman :

-« Je te félicite ma fille, tu n'as rien oublié de ta religion malgré toutes ces années passées au milieu des loups protestants. Ton fils est apte et mûr à recevoir le baptême. »

Le dimanche suivant, après la grand-messe de dix heures, toute la famille de ma mère est présente autour des fonts baptismaux de Saint-Georges et assiste avec une sainte ferveur et chaude allégresse à mon entrée dans la communauté catholique. Pour l'occasion on me donne trois parrains et autant de marraines. Les orgues retentissent sous les voûtes de cette magnifique église romane. L'assemblée chante à tue-tête le Salve Regina et le reste de la journée n'est que festin. Grand-père est ivre de bonheur, grand-mère récite machinalement son chapelet qu'elle égrène sous la table. Tout le monde a l'air content. Apparemment une brebis égarée a retrouvé le chemin de la bergerie. Personne ne m'a demandé mon avis.

Une dizaine de jours plus tard la voiture de mon père s'arrête à nouveau devant la maison de ses beaux-parents. On y charge la grande malle avec nos affaires. Maman et moi prenons congé de mes grands-parents et nous repartons vers Strasbourg sans que ces derniers n'aient échangé ne serait-ce qu'un regard avec mon père.

Le soir même je retrouve ma maison, ma chambre et mon lit. Avant de m'endormir mon père vient me rejoindre :

-« Ne raconte à personne ton baptême. Si à Haguenau tu es catholique, à Strasbourg tu es protestant. »

-« Pourquoi papa ? »

-« Parce qu'à Strasbourg il n'y a plus un seul catholique. Au fond tu as une chance inouïe, tu as désormais deux religions interchangeable en fonction des circonstances. Utilise-les avec intelligence. Mais n'oublie pas que lorsque tu te réveilleras demain matin tu seras... protestant. »

Il ne me faut pas bien longtemps pour « redevenir » protestant. A la rentrée en classe de sixième le programme scolaire est tout entier tourné vers la religion réformée. On reprend le catéchisme de Luther depuis le début et on y ajoute l'explication des épîtres du dimanche en latin. Avec six heures de religion par semaine, plus les préparations au culte du dimanche et enfin le culte proprement dit, on conviendra que je n'ai, tout comme mes petits camarades, aucune chance de penser à une autre religion que celle qu'on nous enseigne tant elle occupe notre emploi du temps. Seule nouveauté : l'introduction du grec. A y regarder de près, cet emploi du temps devient de plus en plus lourd, pesant, en un mot, indigeste...

Luther commence tout doucement à me sortir par les trous de nez. Non seulement on étudie son catéchisme à l'envers et à l'endroit en langue allemande depuis que je sais lire cette langue, mais depuis mon entrée en cinquième nous l'étudions également en latin et grande nouveauté, cette année, aussi en grec. Si les scholarques avaient trouvé quelque professeur de chinois et hindi, pour sûr qu'ils nous auraient fait étudier ce foutu catéchisme en chinois et hindi. Quand je vous disais que cette éducation devenait oppressante, je pèse mes mots, tant ils sont faibles...

Heureusement pour moi, deux nouvelles matières vont éclipser l'exmoine de Wittenberg pour mon plus grand plaisir au point que mes notes en latin, grec et allemand vont cruellement en souffrir, je veux parler du français et de la musique.